

Isabelle BOEHM & Daniel VALLAT (Ed.), *Epitome. Abréger les textes antiques*. Actes du colloque international de Lyon, 3-5 mai 2017. Lyon, Maison de l’Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, 2020. 1 vol. broché, 21 x 29,5 cm, 260 p. (LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE, 2). Prix : 30 €. ISBN 978-2-35668-069-3.

Résumer des œuvres, tant scientifiques que littéraires, était une pratique courante dans l’Antiquité, répandue surtout aux époques impériale et byzantine. Les exemples abondent, tant en grec qu’en latin. Les *Periochae* de Tite-Live, dont l’œuvre ne comportait pas moins de 142 livres, constituent certainement le cas le plus connu. Un autre abrégé d’histoire romaine vit le jour au IV^e s., celui d’Eutrope. On connaît aussi des *Periochae Homeri Iliados et Odysssiae* attribuées à Ausone. On citera encore Justin *epitomator*, au III^e s., des *Historiae Philippicae* de Trogue Pompée et on rappellera que le *Satiricon* de Pétrone a fait très tôt (peut-être dès le milieu du V^e s.) l’objet d’*excerpta*, qui remplacèrent rapidement l’œuvre originale. Dans la littérature chrétienne, Lactance fut abrégé de lui-même. La tendance à l’abrègement est encore plus marquée dans la prose technique, car les textes scientifiques n’ont en principe pas de prétentions littéraires, mais visent seulement à transmettre le savoir. Le traité du Carthaginois Magon fut très tôt l’objet de deux abrégés en grec, alors que le Sénat décidait de le traduire intégralement en latin. L’ouvrage d’architecture de Faventius est un abrégé de celui de Vitruve. L’*Opus agriculturae* de Palladius est en quelque sorte un épitomé du *De re rustica* de Columelle. Festus abrège le *De verborum significatu* de Verrius Flaccus, ouvrage écrit à l’époque d’Auguste. Paul Diacre, au VIII^e s., abrègera à son tour Festus. Quelles que soient les formes qu’ils prennent (*breviarium*, *épitomé*, *eklogé*, *periocha*, *encheiridion*, *synopseis*, *synagogai*), ces abrégés sont les témoins de changements historiques et culturels importants liés à la diffusion des savoirs. La multiplication des livres engendre la nécessité de créer des résumés, des digests et des anthologies permettant de diffuser et de transmettre plus facilement le savoir. Dans l’introduction, les éditeurs retracent le cadre dans lequel ces résumés ont vu le jour et mettent en évidence leurs caractéristiques. L’usage de l’abrégé ne repose sur aucune base théorique. Les pratiques sont des plus variées. La volonté de condenser pourrait être mise en lien avec l’évolution de la culture livresque à la fin de la République romaine et surtout durant l’époque impériale : techniques de transmission des textes, passage du volumen au codex vers 100 ap. J.-C., moyens de conservation des écrits dans l’Antiquité. Les problèmes posés par les résumés sont multiples. Le plus crucial est certainement la question de savoir dans quelle mesure l’abrégé est fidèle à l’original. Les contributions sont réparties en deux groupes : les résumés de textes scientifiques et techniques et ceux qui relèvent du contexte rhétorique et scolaire. Christine Salazar et Philip van der Eijk présentent trois exemples extraits des *Libri medicinales* d’Aetius d’Amida, médecin à la cour byzantine durant la première moitié du VI^e s., qui illustrent comment les compilateurs reçoivent leurs sources et impriment leur marque personnelle. Klaus-Dietrich Fischer étudie quelques termes spécialisés en vue de retrouver chez Oribase, le médecin personnel de l’empereur Julien, les témoignages des abrégés qu’il utilise. Isabelle Boehm étudie la méthode de travail de Galien, qui résume souvent les traités qu’il étudie et introduit des abrégés même là où on ne les attend pas, dans les commentaires à des textes courts, comme les *Aphorismes* hippocratiques, ou dans des études de vocabulaire. Galien accorde la même considération au résumé et au texte

intégral : il renvoie le lecteur à l'un ou à l'autre, selon les circonstances. Anne-Marie Doyen montre que l'*Épitomé* de la *Collection d'hippiatrie grecque* est un authentique manuel vétérinaire, en tente une datation et précise le rapport de l'*Épitomé* avec les autres traités hippiatriques. Émilie-Jade Poliquin étudie l'*Épitomé* connu sous le nom de *Catastérismes*, qui est une version maintes fois remaniée d'un texte original attribué à Ératosthène, et le compare au texte d'Hygin ainsi qu'aux autres témoins de cette tradition, à savoir les Scholies à Germanicus et l'*Aratus Latinus*. Markus Mülke se penche sur la traduction latine du Περὶ Ἀρχῶν d'Origène. Il se concentre sur le débat entre Jérôme et Rufin relatif à la manière dont les ouvrages d'Origène doivent être reçus dans l'Occident latin. Marion Bellissime s'intéresse à Zonaras, qui est l'auteur, au XII^e s., d'un *Épitomé* consacré à l'histoire du peuple juif (livres 1 à 7) et à celle du peuple romain (à partir du livre 7). Pour les premiers livres romains (livres 7 à 10), on sait que Zonaras abrège Plutarque et Dion Cassius. Elle étudie la marge de manœuvre de l'*epitomator*, qui allège et alourdit, au gré de sa fantaisie, selon des critères esthétiques qui lui sont propres. Dans la première contribution de la seconde partie, Andrea Balbo et Loredana Boero déterminent les méthodes suivies par l'abrégiateur des controverses de Sénèque le Père. L'*excerptor* vise un public issu des écoles de rhétorique. Alice Borgna compare le texte de Justin et les sommaires qui restent de Trogue Pompée. Elle met en exergue une méthode assumée et des centres d'intérêt qui concernent un public d'élèves avancés de l'école tardo-antique. Amedeo Alessandro Raschieri analyse deux résumés tardo-antiques de l'ouvrage de Valère Maxime, écrit à l'époque de Tibère, Julius Paris, dont l'*Épitomé* est complet, et Januarius Nepotianus, qui s'interrompt après le début du troisième livre de l'anecdotier. Les deux abrégiateurs ont des visées et des méthodes différentes : Paris entend effectuer une synthèse, tandis que Nepotianus se livre à une paraphrase. Maris Kazanskaya tente de cerner l'identité du lectorat des arguments narratifs à Euripide conservés essentiellement sur papyrus. Ces textes, qui ont constitué un recueil en soi, ont bénéficié d'une large diffusion, en particulier dans les milieux scolaires, mais aussi dans des cercles plus larges. Massimo Gioseffi envisage les différentes formes de résumés des textes virgiliens à l'école du *grammaticus*. Les résumés d'intrigue écrits par des commentateurs comme Servius et Tiberius Claudius Donatus montrent qu'il n'était pas nécessaire de résumer les textes de Virgile dans l'école tardo-antique. Daniel Vallat compare la biographie de Virgile par Donat (empruntée à Suétone), qui se trouvait dans l'introduction de son commentaire aux *Bucoliques* (perdu), et celle de Servius, écrite quelques décennies plus tard et intégrée à son introduction à l'*Énéide*. Une comparaison de ces deux vies montre comment ont évolué les méthodes d'introduction aux auteurs au IV^e s et comment la biographie de Donat a été modifiée par Servius (suppressions, restructurations et déformations). La biographie de Servius apparaît comme un résumé dans un contexte scolaire, puisqu'il s'agit d'un texte simplifié et rendu accessible aux élèves du *grammaticus*. Françoise Morzadec étudie les arguments à la *Thébaïde* de Stace placés par Lactantius Placidus à l'entame de chaque livre de son commentaire. Ces *argumenta* en prose servent de synthèse de la matière épique et de guide de lecture à la fois du texte et de l'exégèse. Chiara Formenti détaille les éléments de résumés des odes d'Horace dans les commentaires de Porphyryon et du Pseudo-Acron. Jérôme Bastick s'intéresse aux résumés des romans grecs dans la Bibliothèque de Photios de Constantinople (IX^e s.), c'est-à-dire les notices consacrées à Achille Tatius, Jamblique

et Héliodore. Pour ce dernier, une étude comparative est possible puisque nous possédons le roman lui-même. Derrière le procédé d'abréviation, on perçoit une réelle innovation littéraire. Ce volume invite les spécialistes de l'Antiquité à intégrer cette « condensing literature », trop souvent considérée comme de seconde zone, dans leur enseignement et leur recherche. Ces textes « mineurs », qui méritent d'être étudiés comme des formes littéraires à part entière, montrent quelles méthodes les anciens ont mises au point pour perpétuer, transmettre et actualiser leurs savoirs et invitent à une réflexion sur ces questions fondamentales. Ce recueil d'études ne fait nullement double emploi avec le fort volume publié par Marietta Horster et Christiane Reitz, *Condensing Texts – Condensed Texts*, Stuttgart, 2010 tant la matière est abondante. On doit regretter l'absence d'index.

Bruno ROCHETTE

Alessandro GARCEA & Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Centro vs. periferia. Il latino tra testi e contesti, lingua e letteratura (I-V d. C.)*. Atti del convegno internazionale, Napoli, Università Federico II, 7-9 ottobre 2015. Pisa – Rome, Fabrizio Serra Editore, 2017. 1 vol. broché, 304 p. (LINGUARUM VARIETAS, 6). Prix : 120 €. ISBN 978-88-6227-888-1.

It is a truism that languages spoken across a large geographical extent exhibit a range of regional dialects. Indeed, to untrained ears the most salient linguistic variations are often those associated with different areas; a speaker of British English takes no more than a few words to identify a Scot or a native of Liverpool or Newcastle. Anecdotal evidence from the ancient world indicates that speakers of Latin were similarly aware of diatopical speech differences. Cicero comments on the accent of Archia, a poet from Cordoba (*Arch.* 10.26, a reference cited by two of the contributors to this book) and Augustine notes that “African ears” cannot distinguish short from long vowels (*Doct. Christ.* 4.10.24, cited here in three different chapters). Despite these and other well-known attestations to the existence of dialectal variation in Latin, it has proved difficult to uncover reliable indications of exactly which linguistic features were associated with one specific city or province to the exclusion of others, especially for the period of the Roman empire and beyond. As J.N. Adams showed in his 2007 study, *The Regional Diversification of Latin*, the most tractable part of the evidence for variation comprises vocabulary items localised to one area, which survive into the associated Romance language. In this volume, Rolando Ferri follows closely in Adams's footsteps through an analysis of some of the more unusual lexical items which appear in certain *Vetus Latina* Bible versions. The reason why it is so difficult to unearth more concrete evidence for the dialectal variations which must have existed in speech lies in the limitations of the sources. Written Latin at all periods reflected as much the norms of education, reinforced by a literary canon, as it did the idiolect of the author. As shown by Jürgen Blänsdorf, in his chapter on the language of the Mainz curse tablets in this volume, even documents from a Roman fort on the Rhine, written in the hope that they would never be read by human eyes, largely follow the grammatically correct formulations of their day. The reach of literary works across the empire is, to modern eyes, remarkable. Paolo Cugusi, in a richly documented paper concerning poetic culture in the provinces, lists the attestations of lines of Vergil on papyri, ostraka and tablets, and citations of Martial on stone (p. 131); he also gives figures for Vergilian citations